

Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Kriminologie = Revue suisse de criminologie = Rivista svizzera di criminologia = Swiss Journal of Criminology

Herausgeber: Schweizerische Arbeitsgruppe für Kriminologie

Band: 6 (2007)

Heft: 2

Artikel: Ces jeunes qui se castagnent: phénomène nouveau ou thème à la mode? : Petite promenade culturelle à travers le temps

Autor: Kuhn, André

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1050820>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 02.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

André Kuhn

Ces jeunes qui se castagnent: phénomène nouveau ou thème à la mode?

Petite promenade culturelle à travers le temps¹

Résumé

En sciences humaines, on considère trop souvent que les seules sources d'information permettant de soumettre une hypothèse à l'épreuve de la réalité sont les études empiriques quantitatives d'une part et qualitatives d'autre part. Dans la présente contribution, l'auteur s'éloigne de cette conception et utilise des éléments culturels comme source d'information. Partant en effet de l'idée que la littérature, le cinéma, ainsi que d'autres modes d'expression culturelle, sont souvent influencés par les réalités de l'époque de la création de l'œuvre, il tente de montrer que la jeunesse n'a jamais été «meilleure» dans le passé que ce qu'elle est aujourd'hui et que les jeunes de hier se permettent de critiquer les jeunes d'aujourd'hui uniquement parce qu'ils refusent de se souvenir des «bêtises» qu'ils ont faites, eux aussi, au grand dam de leurs propres parents.

Mots-clés: Délinquance juvénile – culture – bagarres – mémoire – évolution

Zusammenfassung

In den Geisteswissenschaften ist man allzu oft der Ansicht, dass die einzigen Informationsquellen, welche die Überprüfung einer Hypothese erlauben, einerseits quantitative und andererseits qualitative Studien sind. In diesem Beitrag entfernt sich der Autor von dieser Konzeption und benutzt kulturelle Elemente als Informationsquellen. Er geht davon aus, dass kulturelle Ausdrucksformen wie Literatur, Kino, usw. oft der Wirklichkeit im Zeitpunkt der Schaffung des Werkes entsprechen und versucht zu zeigen, dass die Jugend in der Vergangenheit nie «besser» war als die heutige, und dass die Jugendlichen von gestern es sich nur erlauben, die Jugendlichen von heute zu kritisieren, weil sie sich an ihren eigenen «Dummheiten», die sie zur grossen Entrüstung ihrer eigenen Eltern auch machten, nicht erinnern wollen.

Stichwörter: Jugendkriminalität – Kultur – Krawalle – Erinnerung – Entwicklung

Summary

In social sciences, one too often thinks that the only sources of information making it possible to verify hypotheses are quantitative studies on the one hand and qualitative studies on the other hand. In the present contribution, the author moves away from this idea and uses cultural elements as a source of information. He considers that literature, cinema, as well as other modes of cultural expression, often are influenced by the reality of the time of the creation of the work, and tries to show that youth was never «better» in the past than it is today and that yesterday's young people allow themselves to criticize today's youth only because they refuse to remember the «silly things» they did as well when they were young, to their parents' greatest displeasure.

Keywords: Juvenile delinquency – culture – riots – memory – evolution

1. Introduction

La délinquance est un phénomène que l'on attribue volontiers aux «jeunes». Surtout, d'ailleurs, lorsque l'on omet de prendre en considération les infractions qui ne peuvent être commises que par des adultes, telles le blanchiment d'argent et toutes les infractions commises au volant d'une voiture... Les bagarres de rue entre bandes² rivales ne font pas exception. Selon certains, cette violence serait un mode d'expression nouveau d'une jeunesse en perdition³...

Mais qu'en est-il véritablement? Le phénomène n'existait-il pas déjà il y a quelques années ou quelques siècles? Pourquoi Hésiode disait-il, il y a de cela 28 siècles: «Je n'ai plus aucun espoir pour l'avenir de notre pays si la jeunesse d'aujourd'hui prend le commandement demain. Parce que cette jeunesse est insupportable, sans retenue, simplement terrible...»⁴?

La présente contribution tentera de montrer, par l'intermédiaire de références culturelles⁵ –

1 L'auteur tient à remercier toutes les personnes qui se sont donné la peine de lui fournir des informations sur des œuvres culturelles en rapport avec ses recherches, ainsi qu'à son épouse Viviane qui s'est démenée pour lui permettre de trouver, lire et visionner l'ensemble des œuvres dont il sera question ci-après, et bien d'autres encore. Dans le but de se familiariser avec les œuvres en question et de s'en inspirer lors de la rédaction du présent texte, l'auteur s'est longuement promené sur des sites Internet consacrés à la littérature et au cinéma, tels que, entre autres, www.litterature.com, www.allocine.fr, www.cinemovies.fr, www.imdb.com, fr.movies.yahoo.com.

2 Dans un ouvrage hautement intéressant, Eric Debarbieux (*L'oppression quotidienne: Recherches sur une délinquance des mineurs*, La documentation française, Paris, 2002, pp. 113ss) analyse le phénomène de la bande comme étant une construction reposant sur une forte notion de territorialité et non, comme on a souvent tendance à le croire, autour du charisme d'un individu ou d'une appartenance ethnique.

3 Sachant toutefois qu'autant le concept de «violence» que celui de «jeunesse» sont des constructions sociales dont la définition varie dans le temps et dans l'espace (à ce propos, voir par exemple Carla Nagels, *Jeunes et violences: une rencontre programmée par la crise de solidarité*, Bruylant, Bruxelles, 2005), toute affirmation de ce genre n'est tout simplement pas soutenable scientifiquement.

4 Hésiode (poète et penseur grec), *Les travaux et les jours*, env. 720 avant J.-C.

5 Si une telle démarche peut paraître originale en criminologie, d'autres domaines de connaissances l'ont pratiquée avant nous. Voir par exemple Myriam Tiskounas et Sébastien Lepajolec, «La jeunesse irrégulière sur grand écran: un demi-siècle d'images», *Le temps de l'histoire* 4/2002 (Image de l'enfance et de la jeunesse «irrégulières»), pp. 73–86 (<http://rhei.revues.org/document54.html>).

qui ne sont rien d'autre que des fresques de la vie quotidienne de leur époque –, que notre jeunesse, celle de nos parents, celle de nos grands-parents et celle de leurs aïeuls ressemblaient à s'y méprendre à celle de nos enfants en matière de violences entre groupes de pairs.

2. Promenade culturelle

Que ce soit dans la littérature, dans la musique ou dans le cinéma, la violence entre groupes de jeunes a été traitée à de multiples reprises. Nous en citerons quelques exemples pêle-mêle ci-dessous, sans prétendre aucunement à l'exhaustivité.

2.1 Roméo et Juliette

«Roméo et Juliette», célèbre pièce de William Shakespeare⁶, trouve sa source dans un conte de Masuccio Salernitano (Masuccio de Salerne). En fait, les personnages de Roméo et de Juliette apparaissent pour la première fois dans une nouvelle italienne de Luigi da Porta (1485–1529)⁷. Mais c'est bien la pièce de Shakespeare qui fit de Roméo et Juliette deux personnages universels.

La pièce a connu sa première prestation publique le 29 janvier 1595 et conte l'histoire de Roméo Montaigu (Romeo Montecchi) et de Juliette Capulet (Giulietta Capuleti), deux enfants de familles ennemies de Vérone, en Italie du nord, qui tombent amoureux l'un de l'autre.

Cette histoire connaîtra de nombreuses adaptations littéraires, musicales et cinématographiques et reste dans les mémoires, d'une part pour sa fin tragique – l'amour de Juliette et

de Roméo les menant à la mort – ainsi que, d'autre part, pour les bagarres entre les jeunes des deux clans.

2.2 La guerre des boutons

En 1912, Louis Pergaud publie un roman autobiographique intitulé «La guerre des boutons, roman de ma douzième année»⁸, dans lequel il met en scène la guerre que se livrent les écoliers de deux villages, Longeverne et Velrans. Quand la troupe de Longeverne fait un prisonnier, on soustrait à ce dernier tous ses boutons, ouvrant les chemises et faisant tomber les pantalons. Cette méthode remporte un franc succès, à tel point que les troupes, pour éviter cette extrême humiliation, décident de combattre nues. Ce roman sera adapté au cinéma en 1961, sous le titre «La guerre des boutons», par le réalisateur Yves Robert et en 1994, sous le titre «La guerre des boutons, ça recommence», par le réalisateur John Roberts.

2.3 De «L'équipée sauvage» aux «Hell's Angels»

Après les incidents survenus à Hollister (Californie) durant la nuit du 4 au 5 juillet 1947 – où plus de 4000 motards étaient venus semer le trouble – et la sortie du film inspiré par cet événement, intitulé «L'équipée sauvage»⁹, on vit se propager aux États-Unis quatre grandes bandes de motards, «The Big Four»: le «Outlaws Motorcycle Club», les «Bandidos», le «Pagans Motorcycle Club» et la «Hell's Angels Motorcycle Corporation». Cette dernière était organisée en plusieurs dizaines de «chapitres»¹⁰ à travers les États-Unis, puis l'Europe, la première licence de chapitre européen ayant été accordée à la Suisse, avant que les «Hell's Angels» ne s'étendent notamment au Danemark, en Allemagne, en France, au Royaume-Uni, ainsi d'ailleurs qu'en Australie, au Canada, au Brésil et en Afrique du Sud.

A lire l'ouvrage de Ralph «Sonny» Barger¹¹, l'un des fondateurs des «Hell's Angels» et président du groupe durant de longues années, l'existence de la «Hell's Angels Motorcycle Corporation» a été – et est aujourd'hui encore¹² – émaillée d'une multitude de bagarres internes et externes, c'est-à-dire entre membres de «chapitres» différents de «Hell's Angels», ainsi qu'entre «Hell's Angels» et groupes rivaux ou autres détracteurs, allant de militants pour la paix trop gauchistes à des membres des forces de l'ordre, en passant par les camionneurs et autres cow-boys.

6 Voir <http://www.sparknotes.com/shakespeare/romeojuliet> pour les versions en langue originale et modernisée.

7 Celui-ci reprenant d'ailleurs un sujet déjà développé dans un récit du Novellino de Masuccio de Salerne et traité ensuite par Matteo Bandello dans l'une de ses nouvelles.

8 Louis Pergaud, *La guerre des boutons, roman de ma douzième année*, Mercure de France, Paris, 1912. En guise de préface à son ouvrage, l'auteur écrit la chose suivante: «J'ai voulu restituer un instant de ma vie d'enfant, de notre vie enthousiaste et brutale de vigoureux sauvages dans ce qu'elle eut de franc et d'héroïque, c'est-à-dire libérée des hypocrisies de la famille et de l'école».

9 «The Wild One», de László Benedek, 1953, avec Marlon Brando [Johnny] et Lee Marvin [Chino] en chefs respectifs de deux clubs rivaux de motards, avec provocations et bagarres à la clé.

10 Les «chapitres» étant les associations régionales de «Hell's Angels», toutes fédérées à la HAMC («Hell's Angels Motorcycle Corporation»).

11 *Hell's Angel: La vie et l'histoire de Sonny Barger et du Hell's Angels Motorcycle Club*, Flammarion, Paris, 2004.

12 En octobre 2005, la justice néerlandaise interpellait 45 membres des «Hell's Angels» aux Pays-Bas et en Belgique et les inculpait pour association de malfaiteurs, mettant par là même la main sur un véritable arsenal allant du simple revolver au bazooka, en passant par des lance-flammes, des grenades et des pistolets-mitrailleurs.

2.4 De «Los Olvidados» aux «Maras»

En 1950, Luis Buñuel tournait dans les rues de Mexico son film intitulé «Los Olvidados» (en français: «Les Réprouvés» ou «Pitié pour eux»), dont les premiers mots apparaissant à l'écran sont: «Ce film s'inspire de faits réels; aucun personnage n'est fictif». Pour beaucoup, il s'agit aujourd'hui encore du plus important document sur la marginalité des enfants dans les grandes villes contemporaines et sur la pauvreté et l'exclusion du modernisme. Cette peinture crue de la misère et de la violence juvénile – qui les mènent jusqu'à s'entretuer –, subventionnée par le Ministère de l'intérieur mexicain qui pensait que le film pourrait présenter les ghettos du pays sous un jour favorable, fit un véritable scandale à sa sortie, en décembre 1950. Buñuel avait en effet porté atteinte à l'image du pays ... mais fut primé au festival international du Film de Cannes en 1951, et ainsi réhabilité au Mexique.

Plus de cinquante années plus tard, les «Maras» – nom dérivant des «marabuntas», soit de ces fourmis d'Amazonie qui se déplacent en colonne et détruisent tout sur leur passage – ont pris le relais. Ces communautés de rue ultra-violentes prolifèrent en effet en Amérique centrale, regroupant des milliers de jeunes enfants prêts à tout pour défendre leur territoire, leur identité et leur place dans le groupe, tout cela sans autre idéologie que de n'en pas avoir, si ce n'est celle qui vise purement et simplement à éliminer la bande rivale¹³.

Rien n'a donc véritablement changé entre «Los Olvidados» et «Los Mareros»¹⁴ ...

2.5 West Side Story

«West Side Story»¹⁵ est une comédie musicale écrite par Arthur Laurents (livret), Leonard Bernstein (musique) et Stephen Sondheim (paroles), qui a été originalement produite, chorégraphiée et dirigée par Jerome Robbins en 1957. L'histoire se déroule dans le West Side, un quartier pauvre de New York. Les affrontements y sont nombreux entre la communauté américaine et les Portoricains. D'un côté, les «Jets» et de l'autre, les «Sharks», deux bandes d'adolescents qui, lorsqu'elles se rencontrent, échangent des insultes qui dégénèrent en bagarres pour la possession d'un morceau de trottoir ou d'un terrain de jeu.

En 1961, après trois ans de triomphe à Broadway, Robert Wise transpose fidèlement le spectacle au cinéma. Adaptation d'un spectacle théâtral librement inspiré de «Roméo et Juliet-

te», le film – qui consiste en une vision ô combien réaliste des aires de jeux et autres terrains vagues de Manhattan, ainsi que de ce qui s'y passe au début des années 50 – a remporté pas moins de 10 Oscars en 1962.

2.6 Terrain vague

En 1960, Marcel Carné tourne un film intitulé «Terrain vague», qui débute par une audience au tribunal des enfants et se termine sur un suicide et une bagarre sonnant le glas de la bande de jeunes désœuvrés d'une cité de la banlieue parisienne dont le film relate les rites initiatiques, les activités et les dissensions internes.

Il ne s'agit néanmoins pas d'un film sur les banlieues, mais simplement d'un film dont l'action se déroule en banlieue, comme elle aurait pu se dérouler partout ailleurs. On y relève qu'en 1960 déjà, des jeunes squattaient le bas des immeubles, formaient des bandes et commettaient des larcins. La surprise provient ici du fait que la meneuse de ladite bande est une jeune femme... Conflits avec les parents, bastons, désillusions et drames étaient, alors déjà, le pain quotidien d'une certaine jeunesse pour laquelle la bande représente une seconde famille, librement choisie, au contraire de celle que les lois de la filiation imposent à chacun.

2.7 Orange mécanique

Les criminologues le savent bien, l'une des fonctions essentielles de la sanction pénale est de resocialiser, c'est-à-dire de tenter d'adapter ou de réadapter le déviant aux normes de son environnement, afin qu'il (re)devienne conforme. On tentera donc de «corriger» l'auteur d'une infraction et d'annuler ses tendances non conformes pour lui donner toutes les chances de ne pas récidiver. Cette conception part donc de l'idée que le délinquant est un malade qu'il faut soigner, le traitement étant la sanction. Cette approche a d'ailleurs donné lieu à ce que l'on a appelé le *modèle médical*, selon lequel la détermination de la sanction devrait être attribuée à un médecin et non à un juge¹⁶.

L'une des illustrations artistiques les plus réussies de ce modèle médical est certainement

13 Pour de plus amples informations sur les «Maras», voir Frédéric Fiaux, *Les maras, gangs d'enfants: violences urbaines en Amérique centrale*, Autrement, Paris, 2006.

14 Membres d'une «mara».

15 Voir <http://www.westsidestory.com>.

16 A ce propos, voir par exemple Maurice Cusson, *Le contrôle social du crime*, PUF, Paris, 1983, pp. 32ss.

le roman d'Anthony Burgess¹⁷ intitulé «A Clockwork Orange»¹⁸ (1962), adapté au cinéma en 1971 par Stanley Kubrick (sous le titre français de «Orange mécanique»)¹⁹. Il s'agit de l'histoire d'Alex, jeune anglais qui, avec sa bande (ses «droogies»), viole, pille et tabasse pour le simple plaisir de la chose; sans raison, il sème le trouble et la mort partout sur son passage, jusqu'au jour de son arrestation, puis de sa transformation par le traitement anti-violence «Ludovico», créant chez lui une association entre violence et malaise.

Néanmoins, avant sa «transformation», lorsque Alex et ses acolytes croisent sur leur chemin la bande à Billy-Boy, l'«ultra-violence» – comme la nomme Burgess – est manifestement présente et la bagarre entre les deux groupes de jeunes n'a rien à envier aux pires scènes de violence du cinéma.

2.8 Susan Eloise Hinton

Récipiendaire du prix Margaret A. Edwards, qui honore des «auteurs dont les ouvrages offrent aux jeunes adultes une fenêtre à travers laquelle ils peuvent voir leur monde et qui les aident à se développer et à mieux se comprendre eux-mêmes, ainsi que leur rôle dans la société»²⁰, Susan E. Hinton écrivait en 1967 (alors qu'elle n'avait que 16 ans) son roman intitulé «The Outsiders» et, en 1968, un autre roman sous le titre de «Rumble Fish».

«The Outsiders» narre l'histoire de la rivalité entre «Greasers», jeunes issus de quartiers défavorisés, et «Socs» (pour «Socials»), fils de bourgeois de Tulsa en Oklahoma. Tout commence par

une bagarre et se termine à la suite d'une baston générale. Néanmoins, les héros de cette histoire ne cessent de dévoiler des aspects hautement positifs de leur personnalité. Leur tendresse, leur bravoure et leur compassion rendent en effet ces jeunes délinquants profondément humains.

Quant à «Rumble Fish», il traite de la quête par un adolescent des années 1960 de son identité et débute par une bagarre entre les gangs dirigés par Biff Wilcox d'une part et par Rusty-James d'autre part, dont les deux leaders ne ressortiront que grièvement blessés. Les héros sont ici de véritables paumés, mais pleins de tendresse.

Francis Ford Coppola mit ces deux histoires en images dans deux films qu'il tourna la même année, en 1983. «The Outsiders» prend la forme d'un film dont certaines images sur fond de coucher de soleil valent le détour, alors que «Rumble Fish» est un film noir-blanc, reflet de la grisaille glauque qui entoure le passé, le présent et le futur d'une certaine jeunesse.

2.9 Les barjots

En 1968, l'ethnologue français Jean Monod publie un ouvrage intitulé «Les barjots: Essai d'ethnologie des bandes de jeunes»²¹, dans lequel il porte un regard ethnologique²² sur les «Halbstarken-Krawalle» allemands, les «teddy-boys» anglais, les «skunafolke» suédois, les «hooligans» polonais, les «stiliague» russes, les «anderupen» danois, les «nozem» néerlandais, les «vitelloni» italiens et bien entendu les «blou-sons noirs» français. En ethnologue, Monod considère que la bande n'est pas une unité d'étude suffisante en soi, mais qu'un milieu social plus vaste se trouve impliqué dans la structure des bandes. Il constate que, loin d'être un phénomène pathologique, les bandes de jeunes répondent à une secrète fonction équilibrante nécessaire à la société dans son ensemble. Il s'émeut ainsi du fait qu'il y ait «quelque chose de rituel dans l'étonnement périodique des adultes de notre société, lorsqu'ils s'aperçoivent deux ou trois fois par génération que leur société est aussi composée de jeunes» (p. 11). Il constate en outre qu'au-delà de la métamorphose argotique faisant passer les groupes de jeunes par des noms aussi barbares que «voyous», «apprentis gangsters», «rockers» ou encore «beatniks», il y a manifestement une politique de discrimination des jeunes par les adultes et que celle-ci est à l'origine de la création et du maintien des «sous-cultures» juvéniles d'opposition.

17 Dont le nom réel est Anthony Wilson, 1917–1993.

18 Livre parsemé d'anecdotes autobiographiques, dont le fait que la femme d'Anthony Burgess avait été violée par une bande de voyous. C'est d'ailleurs à la suite de ce pénible incident que Burgess entreprit la rédaction de son livre.

19 <http://www.blather.net/bookstore/burgess-clockwork.html>; <http://www.cinechronique.com/tpe.php?id-tpe=7>.

20 «Authors whose books have provided young adults with a window through which they can view their world and which will help them to grow and to understand themselves and their role in society». A ce propos, voir: <http://www.randomhouse.com/teens/authors/results.pperl?authorid=13074>.

21 Aux éditions Julliard. Mentionnons ici que, comme l'indique l'auteur (p. 147), le mot «barjot» descend de «jobard». En effet, au 15^{ème} siècle on traitait de «jobard» la victime crédule d'un escroc. Sous l'effet du «verlan» (procédé par lequel on renverse l'ordre des syllabes de manière à obtenir «verlan» à partir de «l'envers»), non seulement «jobard» devint «barjot», mais son sens s'inversa également: de victime naïve d'un truand (le «jobard»), on passa à un jeune truand se donnant pour naïf afin de mieux naïser son entourage (le «barjot»).

22 «Comme pour étudier les primitifs, il faut tourner le dos au mythe naïf opposant globalement l'homme civilisé (moi) au sauvage (l'autre), de même ici faut-il commencer par percer l'écran d'images qui reflètent moins le réel qu'elles ne lui imposent, à l'avance, la signification qu'elles veulent», p. 14.

2.10 Grease

En février 1972 avait lieu la première de plusieurs milliers de représentations de la comédie musicale de Jim Jacobs et Warren Casey, intitulée «Grease»²³, soit celle qui devint en 1978 un film avec John Travolta et Olivia Newton-John dans les rôles principaux. L'histoire est celle des relations amoureuses d'adolescents insouciantes fréquentant un lycée américain durant les années 50. Années 50 qui furent une époque d'abondance et, selon nombre de sociologues jetant un regard rétrospectif sur la société américaine, la période de plus grand bonheur de cette société, avant le retour des problèmes avec l'assassinat du Président Kennedy, la Guerre du Viêt-Nam et les affrontements racistes. Paradoxalement, c'est pourtant durant ces années de bonheur et d'insouciance que furent popularisées des attitudes rebelles contre les parents et les adultes, par l'intermédiaire, entre autres, de James Dean et Elvis Presley. L'histoire évoque également les gangs de filles comme de garçons et les altercations entre ces groupes de jeunes nommés «Scorpions», «Pink Ladies», ou encore «T-Birds».

2.11 Quadrophénia

En 1973, Pete Townshend, du groupe rock «The Who», écrit et compose un opéra rock intitulé «Quadrophénia»²⁴ dans lequel il narre l'histoire de la guerre sans merci que se livraient dans les années 60 les «Mods» (jeunes anglais, fringués à l'italienne et coiffés à la française, vénérant les rutilants scooters couverts de dizaines de rétroviseurs et de phares, symboles de leur irrépressible fierté) et les «Rockers» (personnages grasseux, vêtus de cuir noir et chevauchant de puissantes motos).

Réalisé en 1979, le film de Franc Roddam intitulé «Quadrophénia» est d'une (presque) parfaite fidélité à l'opéra-rock des Who. Il met en scène de superbes reconstitutions des batailles rangées entre «Mods» et «Rockers» sur les plages de Brighton et de Hastings.

2.12 Renaud

Né le 11 mai 1952 à Paris, Renaud Séchan écrit ses premiers textes durant les événements du mois de mai 1968. Ses premières chansons, quant à elles, datent de 1972-1973. Ce n'est toutefois qu'en 1975, avec le titre «Amoureux de Paname», que débute réellement la carrière de chanteur de Renaud. Tout au long de cette carrière, Renaud chantera des chansons souvent

empreintes de révolte et de vérités criées à la face du monde. C'est ainsi qu'en 1977, dans un album intitulé «Place de ma mob», on trouve une chanson dont le titre est «Je suis une bande de jeunes», dans laquelle il évoque les bastons (comme à Chicago) avec la bande à Pierrot. Il remettra cela dans un autre succès en 1980 (Marche à l'ombre), dans lequel il évoque l'initié entre les «baba cool», les «bourgeois», les «punk» et les porteurs de blousons noirs, dont il fait partie: «J'ai chopé le mec par le paletot, Et je lui ai dit, Toi tu me fous les glandes, Puis tu n'as rien à foutre dans mon monde, Arrache-toi de là, tu n'es pas de ma bande, Casse-toi tu pues, Et marche à l'ombre». La même idée revient entre autres encore, dans «Baston», chanson évoquant Angelo qui, avec quelques amis, «ira au baston, Comme le prolo va au charbon, Il ira au baston, Filera des coups, prendra des gnons, C'est peut-être con, mais tout est con!».

2.13 Colors

Dans les années 1980, Los Angeles comptait quelque 600 gangs, constitués de plus de 70 000 personnes. La plupart appartenaient soit au «Crips», soit aux «Bloods», les premiers se reconnaissant par leur préférence pour des pièces d'habits bleues et les seconds par leur choix du rouge comme couleur de référence. S'inspirant de faits réels et faisant même appel à des membres de gangs en tant qu'acteurs, Dennis Hopper tourna «Colors» sur les lieux mêmes des violences, c'est-à-dire dans les quartiers défavorisés de Los Angeles. C'est donc au cœur d'une guerre sans merci que se livrent les gangs et sous la protection de membres influents de certains d'entre eux que se déroula le tournage. Ce dernier fut d'ailleurs émaillé par divers incidents, tels que le décès de deux figurants, tués en raison justement de leur appartenance à un gang.

Ce film brutal est l'un des premiers à dénoncer la violence des ghettos californiens et l'importance prise par les gangs dans la vie des jeunes des quartiers défavorisés.

2.14 La 6-T de la haine

Les banlieues françaises ont fait l'objet de plusieurs films mettant en scène une jeunesse désœuvrée et prête à tout, simplement pour survivre.

²³ <http://www.regardencoulisse.com/articles/article.php?num=142>.

²⁴ Voir <http://www.quadrophénia.net>.

Thomas Gilou ouvre les feux avec «Raï», qui lui valut le Léopard d'or du 48^{ème} Festival international du cinéma de Locarno, en 1995. Son film narre l'histoire d'un groupe de jeunes vivant dans une cité près de Paris, de leur culture entre Rap et Raï, de leur langage entre verlan et argot, de leurs bastons, de leurs arnaques et du refuge que certains d'entre eux cherchent dans la drogue. Voitures brûlées, affrontements avec les forces de l'ordre et violences entre groupes rivaux sont déjà bien présents.

Toujours en 1995 et sur la même thématique, mentionnons également ici le film de Mathieu Kassovitz tourné en noir et blanc, intitulé «La Haine». Celui-ci reprend la problématique de la tension entre forces de l'ordre et jeunes des cités. C'est ainsi que trois amis verront leurs destins tourner au drame après une nuit d'émeute provoquée par le passage à tabac de l'un des leurs par un inspecteur de police lors d'un interrogatoire.

Deux ans plus tard, en 1997, Jean-François Richet réalise un film tourné à la manière d'un documentaire et relatant la vie dans les cités (6-T) françaises, intitulé «Ma 6-T va cracker». Dès les premières secondes du film, le spectateur est confronté à la violence d'une rixe dans une école – et ce ne sera de loin pas la dernière bagarre entre jeunes, allant même jusqu'à une fusillade entre deux groupes rivaux –, avant que ne soient décortiqués les mécanismes menant à tant de violence. Parmi les rouages de cette machine infernale, la police joue un rôle essentiel; elle qui, par sa simple présence ressentie comme une provocation par les jeunes des banlieues, attise mécontentement et frustrations.

S'inspirant du contenu de l'article 35 de la Déclaration des droits de l'Homme et du Citoyen de 1793²⁵, le réalisateur montre comment ces quartiers défavorisés pourraient un jour se révolter et retourner toute la violence inhérente aux conditions de vie de ces jeunes contre la «bonne société». Prémonition ou simple anticipation des émeutes de 2005 dans les banlieues françaises²⁶? Là n'est toutefois pas la véritable question posée par ce film tellement choquant et dérangeant qu'il a tout simplement été retiré des salles à sa sortie, avant de ne réapparaître qu'en 2002 en DVD...

2.15 De «8 Mile» à «Rize»

«8 Mile»²⁷ fait référence à Mile Road, soit à cette rue qui fait office de frontière imaginaire entre la ville de Detroit et la banlieue, entre le territoire des Blancs et celui des Noirs. Les bagarres et autres règlements de comptes y font rage, mais les batailles ultimes sont celles que se livrent les jeunes des deux côtés de cette ligne de démarcation dans les boîtes de nuit de la ville, où se déroulent de féroces joutes musicales sur fond de hip-hop et de rimes improvisées qui se succèdent à un rythme effréné, devant un parterre enthousiaste qui, à l'applaudimètre, désigne le vainqueur de chaque duel. C'est ainsi que ce film réalisé en 2001 par Curtis Hanson met en scène le sulfureux Marshall Bruce Mathers III, alias Eminem, et montre de manière très réaliste comment le hip-hop permet de canaliser la violence et le combat de rue chez ces jeunes rappeurs.

La même idée d'effet cathartique de la musique se retrouve dans un film encore plus récent intitulé «Rize»²⁸, réalisé en 2004 par David LaChapelle. Ce film-documentaire nous introduit dans une forme révolutionnaire d'expression artistique, issue du mal de vivre des exclus de notre société: le «krumping». Cette danse agressive et ultrarapide, née à Los Angeles en réponse à l'affaire Rodney King²⁹, est un dérivé du hip-hop et trouve ses racines dans des danses tribales africaines. La jeunesse des quartiers défavorisés californiens s'est aujourd'hui appropriée cette danse comme une alternative aux gangs et au racket et, maquillés comme des guerriers, les groupes s'affrontent dans des «battles» effrénées.

Cette musique violente, tant décriée par certains, serait-elle en train de devenir un Ersatz à la violence urbaine? Nous n'avons évidemment pas la réponse à cette question; néanmoins, les

25 «Quand le gouvernement viole les droits du peuple, l'insurrection est, pour le peuple et pour chaque portion du peuple, le plus sacré des droits et le plus indispensable des devoirs».

26 Fustigeant autant ceux qui ne pouvaient pas prévoir les émeutes parce qu'ils considéraient qu'il n'y a pas d'augmentation de la criminalité et ne veulent donc pas voir la réalité en face, que ceux qui *a posteriori* prétendent avoir tout prévu pour leur «rétro-prédiction» – très proche de la réalité pourtant en ce qui concerne Jean-François Richet –, Sebastian Roché (*Le frisson de l'émeute: violences urbaines et banlieues*, Seuil, Paris, 2006, pp. 8s.) nous assène sa vérité: la sociologie ne sert pas à prévenir l'avenir; ce qui n'empêche d'ailleurs pas le même auteur de conclure que sans un changement profond des institutions policières et de nos outils de réflexion et de gestion, le risque d'une nouvelle vague d'émeutes menace...

27 Voir <http://www.8-mile.com>.

28 Voir <http://www.rizemovie.com>.

29 Du nom de cette personne afro-américaine, qui devint une icône du racisme et de la brutalité policière après son passage à tabac par des policiers blancs, le 3 mars 1991. Alors que les 89 secondes du film de la scène tournées par un amateur depuis son balcon avaient déjà enflammé les esprits, un jury (blanc) acquitta les policiers le 29 avril 1992, déclenchant ainsi la pire émeute raciale que connurent les États-Unis au 20^{ème} siècle, nécessitant l'intervention des forces hélicoptères de l'armée. Finalement, les policiers bastonneurs seront rejugés par un tribunal fédéral et condamnés à 30 mois de prison en 1993.

deux oeuvres mentionnées ici tendent à nous le faire penser.

3. Conclusion

Les quelques exemples mentionnés ci-dessus montrent clairement que la violence entre bandes de jeunes n'est pas un phénomène nouveau et font donc penser que ceux qui fustigent la jeunesse d'aujourd'hui semblent un peu vite oublier leurs propres «bêtises» juvéniles... Toutes ces représentations de la violence entre groupes de jeunes ne sont en effet pas des inventions de leurs auteurs respectifs, mais bien le reflet de la réalité sociale qui a servi d'inspiration à la création de l'œuvre. Les conflits violents entre bandes semblent donc bien avoir existé de tout temps.

Que celui qui n'est toujours pas convaincu par la démonstration tentée sur la base d'éléments tirés de la culture littéraire et cinématographique et qui continue à penser que la délinquance juvénile n'existait pas à son époque visionne le film³⁰ intitulé «Les quatre cents coups» (1959), dans lequel François Truffaut décrit la montée en puissance de la «délinquance» du jeune Antoine Doinel, 14 ans. Tout au long de son adolescence, celui-ci ne cesse de se révolter – de manière tout à fait naturelle et légitime d'ailleurs – contre les frustrations et les injustices que lui fait subir le monde des adultes, que ce soient ses parents, le maître d'école ou d'autres encore. «L'adolescence ne laisse un bon souvenir qu'aux adultes ayant mauvaise mémoire» écrira François Truffaut. Ce sont d'ailleurs les mêmes défaillances mnémoniques qui poussent les adultes de toutes époques à penser que, de leur temps, les choses allaient tellement mieux et que la jeunesse d'autrefois était tellement meilleure³¹...

Il est par ailleurs intéressant de savoir que «Les quatre cents coups» est un film largement autobiographique, Truffaut ayant connu une enfance difficile au point d'être enfermé dans un centre d'observation des mineurs à Villejuif. Cela ne l'empêcha pas de devenir l'un des cinéastes francophones les plus célèbres de son époque.

Autre reconversion digne d'intérêt dans ce contexte, celle relatée par le film intitulé «Redemption», racontant l'histoire vraie de Stanley Williams dit «Tookie» – fondateur et chef du tristement célèbre gang des «Crips»³² de Los Ange-

les –, sa plongée dans la violence et le crime, son arrestation puis sa rédemption. Pendant son séjour dans le couloir de la mort, il se mit en effet à écrire des livres pour enfants, dans le but de prévenir la violence de rue, et devint un fervent militant pour la paix et la non-violence, allant jusqu'à obtenir une nomination pour le Prix Nobel de la Paix en 2001³³... Stanley Williams fut exécuté par l'Etat de Californie le 13 décembre 2005, alors que cet Etat était gouverné par un certain Arnold Schwarzenegger³⁴, ancien acteur spécialiste de la violence cinématographique... Il est beau le monde des adultes³⁵... Quel bel exemple pour notre jeunesse...

André KUHN

Professeur de criminologie et de droit pénal

Université de Lausanne

Faculté de droit et des sciences criminelles

CH-1015 Lausanne

andre.kuhn@unil.ch

30 Ou lise le livre de Marcel Moussy et François Truffaut, *Les quatre cents coups*, Gallimard, Paris, 1959.

31 Ce qui poussa d'ailleurs Jean Amadou à affirmer: «j'ai acquis avec le temps la certitude que l'âge n'est pas une référence: les vieux cons ne sont jamais que de jeunes imbéciles qui ne se sont pas améliorés avec le temps».

32 Dont il a déjà été question ci-dessus, lorsque nous traitions du film intitulé «Colors».

33 Cette année-là, ce fut Kofi Annan qui fut le lauréat. Pour la petite histoire, mentionnons que Stanley Williams fut proposé par le parlementaire suisse Mario Fehr.

34 Celui-ci ayant refusé d'octroyer la grâce à Williams; voir <http://www.peinedemort.org/document.php?choix=1634>

35 Une dernière référence est faite ici à l'opéra rock intitulé «Starmania», créé en 1978, dont la musique a été composée par Michel Berger et les paroles rédigées par Luc Plamondon. En effet, dans la ville de Monopolis, capitale de l'Occident, sévissent une bande de jeunes (les Etoiles Noires) qui n'ont «pas de passé, pas d'avenir» et un politicien populiste et xénophobe (Zéro Janvier) prêt à tout – même à l'usage de la violence extrême – pour écraser les Etoiles Noires. La confrontation entre les deux camps tourne à l'avantage de l'homme politique et, vu que «quand le soleil se couche, tout l'Occident a peur», Zéro Janvier est élu président de l'Occident, faisant ainsi triompher le totalitarisme. L'œuvre a évidemment une morale: «Si vous voulez savoir la morale de l'histoire, rentrez chez vous et regardez-vous dans votre miroir»... «Le monde est stone»... vraiment stone...